

Vieilles Coutumes du *Confolentais*

1) Le Mariage

Il serait, à mon avis, regrettable de laisser tomber dans l'oubli quantité de vieilles coutumes, dont quelques-unes existent encore dans nos campagnes, et qui sont sur le point de disparaître tout à fait. La plupart, sous leur apparence stupide, vulgaire, et même parfois grossière, cachent un symbolisme profane ou religieux vraiment digne de retenir l'attention par son antiquité et sa poésie. Il ne serait pas non plus hors de propos d'en parler dans les écoles, ne fût-ce que pour prévenir nos élèves contre l'interprétation banale ou équivoque qu'on leur donne généralement.

En voici quelques-unes relatives au mariage. Je n'ai pas la prétention de les connaître toutes et je serais même reconnaissant à mes collègues s'ils voulaient bien me faire part de celles qu'ils auraient pu recueillir de leur côté.

Le grand jour est arrivé. Pendant que le marié reçoit les invités, la mariée s'est retirée dans sa chambre avec la couturière et quelques jeunes filles qui, riant et jacassant, se disputent rubans et épingles, car la tradition veut que se marieront aussi dans l'année, ou très prochainement, celles qui auront collaboré à la toilette de la mariée; la chose est certaine pour celle qui aura placé la couronne.

Enfin, le voile est disposé, la dernière épingle est mise. La mariée fait son apparition; on va bientôt former le cortège. Mais, auparavant, il faut fleurir les invités. On apporte une panier remplie jusqu'aux bords de bouquets de fleurs artificielles, aux rubans multicolores, et fixés sur de beau papier gaufré et ajouré. Il y en a de toutes les dimensions, des grands, des moyens et des petits. Les grands sont destinés aux parents ou aux invités qu'on tient particulièrement à honorer, ou dont on escompte une offrande plus généreuse. En effet, quand la mariée a épinglé le bouquet, il est d'usage de déposer dans la panier une pièce dont l'importance varie avec la situation ou la générosité de chacun. J'ai vu certaines personnes très froissées parce qu'on ne les avait décorées que d'un tout petit bouquet, alors qu'elles comptaient sur un chou; par contre, j'ai vu aussi un vieux domestique pleurer de joie quand la mariée eut fleuri sa veste d'un bouquet large comme une assiette, et dont les rubans lui descendaient à la ceinture.

Quand la distribution est faite, personne, même le plus jeune bébé, n'ayant été oublié (oubli qui ne serait jamais pardonné), on forme le cortège. Les musiciens (clarinette et violon) aux instruments enrubannés se placent les premiers; ensuite, viennent les tout petits bébés, à condition qu'ils sachent marcher bien entendu, gauchement accouplés, parfois sérieux comme des papas, parfois se chamaillant et boudant. Après les musiciens, ce sont eux qui ouvrent la marche, précédant la mariée, sans doute pour lui rappeler quel sera le premier de ses devoirs. Le père offre le bras à sa fille, le garçon d'honneur et la demoiselle d'honneur viennent après et ensuite tous les invités, jeunes gens et jeunes filles d'abord, puis les "*vieux*" par degré de parenté ou d'importance. Le marié clôt le cortège avec sa mère. Mais au retour il donnera le bras à sa femme.

Le cortège formé, les musiciens jouent leur marche la plus entraînante et tout le monde s'ébranle, même les petits, en marquant le pas. Il ne faut pas qu'un mariage ait l'air d'un enterrement. On ne chante plus "Hyménée, ô Hyménée!", mais les jeunes gens poussent des "hi!... ou-ou!" prolongés qu'on entend d'une lieue. Soudain, au sortir du village, la mariée s'arrête. Un ruban blanc, tendu au travers, lui barre le chemin. Il va d'une chaise ornée de ruban, où se trouvent un bouquet de fleurs naturelles et une assiette contenant des amandes et des dragées et une paire de ciseaux, à une tige d'arbuste, dans le buisson opposé. Le père prend le bouquet qu'il offre à sa fille et dépose une offrande dans l'assiette. La mariée s'empare ensuite des ciseaux et coupe le ruban dont elle distribuera des fragments aux jeunes filles. A quelques pas,

se trouve aussi, sur le bord du chemin, un fagot d'ajoncs bien secs ou de bruyère sur lequel, bien en évidence, on a placé une boîte d'allumettes neuve. La mariée enflamme une allumette et boute le feu au fagot devant lequel défile toute la noce. Il semble évident que le ruban blanc, ainsi placé sur le passage de la jeune épouse, est une façon de proclamer sa pureté et de lui montrer qu'elle va entrer dans une voie nouvelle et qu'il est encore temps de revenir en arrière si le courage lui manque, comme le fagot allumé par elle peut signifier, non seulement la joie, mais aussi: "*Je peux passer la tête haute, je ne crains pas la lumière.*" Peut-être symbolise-t-il aussi l'amour qu'elle éprouve pour son futur mari, et qui ne sera pas un feu de paille.

Ce qui semblerait justifier la première hypothèse, c'est qu'au contraire, lorsqu'une jeune fille passe à tort ou à raison, pour avoir eu une mauvaise conduite, où lorsqu'il s'agit d'une veuve qui se remarie trop vite, plus de bouquet, ni de ruban blanc, ni de fagot à enflammer; mais, sur tout le parcours qu'elle doit suivre pour se rendre à la mairie, une main inconnue a semé, pendant la nuit, des feuilles de lierre ou des feuilles de houx. On sait, en effet, que les chèvres en sont friandes et qu'elles passent pour des animaux très lubriques. L'injure est facile à deviner. Hâtons-nous d'ajouter que le plus souvent, cette grossièreté est l'œuvre d'un amoureux éconduit et jaloux, et qu'elle est très rare.

Mais continuons notre chemin. Jusqu'à la mairie et à l'église, on rencontre des chaises fleuries, sortes de reposeirs, avec un bouquet et l'assiette aux amandes. Les jeunes gens successivement prennent le bouquet, l'offrent à leur cavalière et n'oublient pas de laisser leur offrande; les autres invités se contentent d'offrir à la leur une amande ou une dragée qu'ils remplacent par une petite pièce. Autrefois, c'était là simplement une façon d'honorer la mariée, maintenant, dans les rares localités où cette coutume est encore usitée, c'est plutôt une façon de recueillir quelques sous: ces reposeirs sont, en effet, d'autant plus nombreux que les mariés et leurs invités sont supposés riches ou généreux.

Une autre coutume, bien jolie celle-là, et qui a malheureusement tout à fait disparu: voici, sur le bord du chemin une bergère filant ou cousant, en surveillant son troupeau. Le cortège nuptial s'arrête encore. Mais il ne s'agit plus, cette fois, du bouquet à offrir ou du porte-monnaie à vider. La mariée s'approche de la bergère, la salue, l'embrasse, et gentiment lui demande la permission de filer aussi un peu ou de travailler à son ouvrage. Elle prend la quenouille ou l'aiguille et, debout sur le bord du champ, pendant que tout le monde la regarde avec admiration, elle montre ses talents de future ménagère... Quel délicieux tableau, et quel dommage que de telles coutumes se perdent.

On arrive enfin à la mairie et à l'église. Rien de particulier dans la première; mais, dans la seconde, au moment où le jeune époux glisse l'anneau nuptial au doigt de sa femme, celle-ci n'oublie jamais de replier l'annulaire de façon à empêcher l'anneau de s'enfoncer jusqu'à la dernière phalange, montrant ainsi qu'elle n'entend pas être complètement enchaînée. De son côté, le mari, qui tient à montrer qu'il n'entend pas la considérer comme son inférieure, a la gentillesse de ne pas insister, laissant à sa jeune femme le plaisir de le pousser tout à fait. Actuellement, le geste est accompli sans y ajouter d'importance et plutôt par manière de jeu, mais il y a quelques années, il n'en était pas ainsi: tout jeune enfant, j'ai vu à un mariage une brute enfoncer l'anneau avec une telle violence (sans doute parce que la jeune femme avait fait mine de replier le doigt) que le sang en jaillit.

Les deux cérémonies civile et religieuse accomplies, après quelques tours de danse pour s'ouvrir l'appétit, on revient à la maison de la mariée. Quand le cortège est signalé, la cuisinière se place devant la porte d'entrée de la cour, tenant une soupière remplie de soupe à l'oignon toute fumante et où est plantée une seule cuiller. La jeune épouse, son mari et tous les invités successivement doivent manger une cuillerée de cette soupe. Pourquoi une soupe à l'oignon? Pourquoi une seule cuiller? Pourquoi cette coutume même?... Offrir ainsi la soupe, le mets principal du laboureur, le plat de résistance, et l'offrir ainsi à l'arrivée et dès le seuil de la porte, n'est-ce pas une façon de se montrer hospitalier, d'abord à l'endroit de celui des jeunes époux qui va faire partie de la famille, et ensuite à l'égard de tous les invités?... Cette soupe est à l'oignon parce que vite faite, symbole d'activité ménagère, et aussi parce que, très épicée, on la suppose devoir être un excitant. Enfin, une seule cuiller, symbole de communauté, d'union parfaite. Ce qui semblerait justifier cette dernière hypothèse, c'est la vieille chanson bien connue:

Cinq sous, cinq sous,
 Pour monter notre ménage!
 Cinq sous, cinq sous,
 Ami, comment ferons-nous?
 Nous achét'rons un p'tit pot
 Qui nous servira d'soupière,
 Puis, avec la mêm' cuiller,
 Tour à tour nous mangerons!

Il y a encore une répétition de cette dégustation de soupe à l'oignon, mais avec une intention plutôt malicieuse et gauloise: quand les mariés se sont retirés dans la chambre nuptiale (chambre choisie et préparée en grand secret, devenu bientôt celui de *Polichinelle*), on attend quelques heures; puis les jeunes gens font préparer une nouvelle soupe à l'oignon, fortement poivrée, et ils l'apportent aux époux, qui ne font d'ailleurs aucune difficulté pour y goûter pendant que pleuvent les réflexions et les commentaires grivois.

Outre la soupe offerte à l'arrivée du cortège, il y avait encore une autre coutume, tout à fait perdue à l'heure actuelle. On plaçait un balai en travers de la porte de la maison. Avant d'en franchir le seuil, la mariée devait se saisir du balai et balayer une partie de la salle, - cela pour montrer qu'elle saurait tenir proprement sa maison.

J'ai vu aussi, parfois, des jeunes gens s'emparer d'un oiseau et le tuer en l'écartelant. Je n'avais d'abord vu dans ce geste qu'un acte de barbarie sans raison, et révoltant par sa cruauté. Mais ne serait-il pas une survivance ignorée de la coutume qu'on avait autrefois d'offrir des victimes propitiatoires aux divinités pour se les rendre favorables, ou d'immoler des colombes à *Vénus*, déesse de l'Amour?

Maintenant, il ne me reste plus qu'à parler de la plantation du mai, le lendemain du mariage. Autrefois, quand ta dernière fille de la maison se mariait, ou la fille unique (actuellement la chose se fait pour chaque fille), le lendemain de la noce, les jeunes gens et les mariés, accompagnés le plus souvent de tous les invités, allaient couper un baliveau dans un bois voisin. La mariée devait donner le premier coup, le marié le second, puis la demoiselle d'honneur, et ainsi de suite. Une fois l'arbuste abattu et dépouillé de ses branches, sauf celles du sommet, on l'apportait sur les épaules à la maison. On creusait un trou près de la porte d'entrée et on y plantait l'arbre, après avoir eu soin de vider une bouteille de vin dans le trou. (Vieux reste, sans doute, des libations d'autrefois.) Préalablement, les jeunes filles avaient enguirlandé les rameaux de rubans et on y avait suspendu un morceau de viande, un morceau de pain et une bouteille de vin. Ici, deux explications possibles: tradition lointaine des offrandes aux divinités, ou marque d'orgueil des parents des époux; c'est, en effet, comme s'ils disaient aux passants: "*Voyez! on n'a pas jeûné à la noce de nos enfants puisqu'il en reste; ils ne manqueront de rien; nous avons de quoi...*" - Le "*mai*", qu'on appelle ici le bouquet, une fois planté, le marié prend un fusil et doit abattre la bouteille d'un seul coup. S'il réussit, il reçoit les félicitations des assistants; sinon, il est accablé de quolibets plus ou moins gaulois, (c'est honteux de ne pas savoir ajuster droit, etc.). En réalité, cette coutume tire son origine de l'habitude (conservée par les *Arabes*) qu'avaient les peuples primitifs de faire preuve de leur force, de leur courage, de leur habileté à manier les armes, et par suite de leur capacité à défendre, si besoin était, leur femmes et leurs enfants¹.

2) La Mort

Quand la mort frappe un membre de la famille, il est d'usage d'arrêter la pendule à l'heure du décès, sans doute pour mieux fixer cette heure douloureuse dans le souvenir et pour qu'aucun bruit ne vienne troubler ou distraire le recueillement de ceux qui restent; mais aussi, je crois, du moins à l'origine, pour marquer que toute vie est suspendue, arrêtée dans la maison. - Ce qui tiendrait à justifier cette dernière hypothèse,

¹ Il est bien évident que, de cette intéressante étude, tout n'est pas à lire aux élèves. Aux maîtres de pratiquer les coupures nécessaires.

c'est qu'on vide aussi l'eau contenue dans les seaux; pourquoi ce geste s'il n'était pas une façon de dire: "*Tu es mort, nous ne voulons plus cuire d'aliments, nous voulons nous laisser mourir aussi.*" Autrefois, dans l'*Inde* n'allait-on pas jusqu'à brûler, avec le défunt, sa veuve, ses chevaux, ses armes, tout ce qui lui avait appartenu?

On voile aussi les glaces, les miroirs; on ferme les volets; signe de deuil, soit; mais n'est-ce pas aussi parce que les glaces reflètent la vie? Si on ferme les volets, n'est-ce pas pour que la lumière, les bruits, la vie extérieure en un mot, ne pénètre pas dans la chambre mortuaire transformée en tombeau? - tombeau où ne doit brûler que le cierge ou, à défaut de cierge, une seule bougie, ou une seule lampe, symbole de vie éternelle.

En ce qui concerne ce cierge, cette unique lumière, il est de tradition de veiller à ce qu'elle ne s'éteigne sous aucun prétexte; avant que le cierge ne soit entièrement consumé, on en allume un autre à sa propre flamme et on ne l'éteint qu'après; il ne faut pas qu'il y ait d'interruption. Quand on transporte le corps au cimetière, on laisse continuer à brûler le dernier cierge allumé, et on ne l'éteint que quand la cloche annonce que la cérémonie est commencée. Cette dernière ne commence, en effet, que quand les cierges disposés autour du corps et sur l'autel sont allumés: la vie terrestre est finie, c'est la vie éternelle qui commence: il n'y a pas eu solution de continuité.

Ce qui reste du cierge est conservé précieusement, non seulement comme souvenir, mais aussi comme fétiche protecteur: on l'allume quand il fait de l'orage pour préserver de la foudre la maison et ses habitants. Je ne crois pas qu'une préoccupation vraiment religieuse se mêle à cette superstition: en effet, les cierges successivement allumés près du corps n'ont pas été bénis la plupart du temps; ce n'est donc pas la protection divine qu'on semble invoquer, mais plutôt celle du mort.

Quand le moment est venu de la mise en bière, il semblerait naturel que ce soient les membres de la famille qui tinsent à l'honneur de remplir ce dernier devoir; mais il n'en est rien; la mise en bière est effectuée par des étrangers, généralement par le menuisier qui a fait le cercueil. De même, ce sont des étrangers qui doivent porter la bière au cimetière. Tout geste accompli par les parents, même avec le plus profond respect, concernant, soit la mise en bière, soit le transport, soit l'inhumation; pourrait être interprété comme une hâte à se débarrasser du défunt.

Autrefois, la veuve, les enfants, les plus proches parents, surtout au moment de l'ensevelissement et de l'inhumation, se croyaient obligés de pousser des lamentations, de répandre leur douleur en véritables discours où ils vantaient les qualités de la personne décédée, et qui rappellent le "*vocero*" des *Corses*. Maintenant, il y a, certes, des cris poussés, quelques mots affectueux proférés, mais ils sont plutôt, en quelque sorte, inconscients que rituels.

Autre tradition se rapportant au décès: Si la famille possède des ruches, on doit aussitôt prévenir les abeilles et "les mettre en deuil", c'est-à-dire placer un crêpe ou un ruban noir à chaque ruche. Si on y manquait, on assure que, vexées, les abeilles s'en iraient et ne reviendraient plus. Le fait aurait été constaté maintes fois, m'a-t-on affirmé; mais je reste sceptique. Cette coutume vient probablement de ce que les abeilles étaient, pour ainsi dire, considérées comme faisant partie de la famille; c'est à elles qu'on devait le miel, fréquemment employé comme remède à la campagne, et qui était le sucre du pauvre alors que le sucre de canne ou de betterave n'existait pas ou était très rare. Les associer au deuil était donc à la fois une marque d'affection et de reconnaissance, doublée d'une prévenance intéressée.

3) Traditions et Superstitions

La Bûche de Noël. - Tout le monde connaît cette coutume, encore pratiquée de nos jours; mais, alors que maintenant on se contente généralement de mettre une grosse bûche dans le foyer, le soir de Noël, et de la laisser brûler sans plus s'en préoccuper, voici comment les choses se passaient autrefois:'

La bûche était solennellement placée sur les landiers devant toute la famille assemblée; mais on ne la laissait pas se consumer entièrement; on la retirait au bout d'un instant et on la redressait dans le coin de la

cheminée; le lendemain on la laissait brûler encore un peu, et ainsi, chaque soir, jusqu'au premier jour de l'année nouvelle, en ayant soin qu'il en restât un morceau. On prenait ce morceau, dont l'extrémité était encore embrasée, et on allait l'enterrer dans le jardin ou dans un champ. L'année suivante, le soir de *Noël*, on allait déterrer ce morceau qui était censé servir à allumer la bûche nouvelle; et ainsi chaque année. Ne serait-ce pas là une survivance lointaine de l'entretien du feu sacré?

Il serait intéressant de s'informer si, en des temps plus reculés, on ne chargeait pas un enfant ou une jeune fille de déterrer le débris de l'ancienne ne bûche et de placer et allumer la nouvelle.

Le fumier fleuri. - La veille de la *Saint-Jean*, qui coïncide avec le solstice d'été, on avait coutume, autrefois, de suspendre des petits bouquets aux portes et aux fenêtres, hommage rendu à *Saint Jean*, mais en réalité au soleil. On plaçait aussi un bouquet sur le fumier. Cela peut paraître bizarre; cependant, à mon avis, cette coutume s'explique très bien. Sans le soleil et sans la terre nourricière, les plantes ne pourraient naître, croître, fructifier, vivre; or, c'est le fumier qui rend à la terre épuisée les matières nécessaires à la vie des plantes; il est donc logique qu'on l'honore au même titre que le soleil.

Le fumier gardé. - Cette même nuit de *Saint-Jean*, on gardait ce même fumier; un membre de la famille était spécialement chargé de ce soin; il n'aurait pas hésité, à tirer sur celui qui aurait tenté d'en venir dérober quelques fourchées. On prétendait, en effet, que les bribes de fumier volé répandues sur le champ du voleur portaient bonheur à ses récoltes, alors que les champs, du volé restaient stériles.

Les feux de Saint-Jean. - Encore, une fête religieuse greffée sur une fête païenne; les feux allumés le soir de la *Saint-Jean*, chaque maison du village ayant fourni un ou deux fagots, sont une survivance du culte rendu, au soleil. Outre la coutume de danser la ronde autour du feu, il y avait aussi celle qui consistait, pour les laboureurs, à se chauffer les reins au feu afin d'être plus dispos pour le labours d'automne et les fauches. On emportait aussi quelques brandons et des cendres pour jeter les uns et répandre les autres dans les champs en vue de la réussite des récoltes.

La croix sur les étables. - Voici encore une tradition qui sous une apparence religieuse, me semble tout en remontant au culte rendu au soleil accuser des préoccupations d'hygiène. Il s'agit de la croix tracée à la chaux (désinfectant) après le blanchiment des étables et de la maison d'habitation. Cette croix, le plus souvent est complètement nimbée ou demi-nimbée. Ce nimbe, ne serait il pas celui du soleil et le demi nimbe celui de la lune, ces deux astres ayant d'après la croyance populaire, une influence sur la croissance des plantes l'un pour le jour l'autre pour la nuit?

Ne pas coucher dans une maison neuve la première nuit. - On ne doit pas coucher dans une maison neuve avant de l'avoir fait bénir et surtout car la bénédiction ne suffit pas sans, avoir fait coucher un chat ou un animal quelconque, faute de quoi on meurt dans l'année ou on est sûrement malade. En réalité, la maison neuve est humide et par suite malsaine les premiers jours; d'où rhumatismes et autres désagréments attribués à des esprit malfaisants qu'il faut chasser, ou auxquels il faut procurer une victime.

Les Rameaux. - Fête religieuse greffée ou plutôt superposée à une fête païenne. Le matin du jour dit "*des Rameaux*", on réunissait autrefois en faisceau, autant de rameau de hûis qu'on avait de champsensemencés. Dans la commune de *Saint-Coutant* j'ai vu attacher à ces rameaux des gâteaux (craquelins, parce qu'ils craquent sous la dent) et des fruits. Après la cérémonie religieuse et la bénédiction des rameaux on donnait les gâteaux et les fruits aux enfants et on allait piquer une branche dans chaque champ.

Actuellement on se contente de faire bénir un ou deux rameaux que l'on conserve à la maison (pour servir d'aspersoir, lors d'un décès pour ceux qui viendront "*donner l'eau bénite*" au défunt) ou qu'on dépose au cimetière sur la tombe d'un parent.

Les enfants "tachés d'un saint. - Le tamis. - Une des superstitions les plus stupides est celle qui consiste à classer les saints en bons et en mauvais D'après la croyance populaire il arrive qu'un de ces derniers s'acharne après un enfant même parfois après une grande personne mal inconnu que la médecine est incapable à guérir. Il importe alors de "faire la dévotion" du patient; mais auparavant il est de toute

nécessité de savoir de quel saint il est "taché". Or tout le monde n'est pas capable de le découvrir! Il faut aller consulter le devin ou la sorcière, ou tout simplement une vieille femme qui passe pour avoir "le dont".

Celle-ci prend alors un tamis, et le fait tourner en nommant les saints du voisinage dont la bienveillance est connue. N'ayant jamais eu l'occasion d'assister à l'opération, Je ne sais trop comment le saint est désigné. Le tamis a probablement une marque qui, lorsqu'il a fini de tourner s'arrête en face d'un objet figurant un des saints en question

Quand celui-ci est connu, on charge une vieille femme de se rendre dans la commune ou il a élu particulièrement domicile; et selon, elle récite certaines prières, fait certains gestes, et, le plus souvent rapporte une fiole remplie d'eau de la fontaine où telles les naïades d'autrefois, le saint se tient de préférence. Elle jette quelques sous, ou des épingles dans la fontaine; ou bien elle perd de l'argent en route, et inmanquablement, ces rites accomplis, le malade commence à aller mieux!... Quand il a bu l'eau de la fontaine, ou qu'on l'en a frotté, il est guéri tout à fait! Sinon c'est qu'il est "taché" d'un autre saint. Alors on recommence jusqu'à rétablissement complet ou jusqu'à la mort. Dans ce dernier cas, c'est que la dévotion a été mal faite ou que le saint était trop en colère!...

En réalité c'est une survivance; du moins je le suppose; du culte rendu aux fontaines et à leurs hôtes mystérieux; culte né lui-même de la remarque qu'on avait dû faire de là vertu curative, pour certaines affections, de l'eau de certaines fontaines et qu'on ne croyait pouvoir expliquer que par le merveilleux.

Les crêpes et les poules. - Le 8 décembre et le jour du premier de l'an, il est de tradition de faire des crêpes. Pourquoi ces dates?... Je me le suis souvent demandé sans trouver de réponse satisfaisante. Les crêpes ayant été le premier gâteau du paysan et le premier de l'année nouvelle étant un jour de fête, il est à supposer que l'usage vient de là et s'est perpétué par l'habitude acquise.

La première crêpe doit être réservée pour les poules, afin de les encourager à pondre. Les œufs étant la principale ressource de la campagne, c'est, sans doute, une façon de les remercier.

Les primevères jaunes (dites coucous). - Fleurs qu'il ne faut pas apporter dans la basse-cour, ni à la maison; elles empêchent les poules de pondre, prétend-on.

Les petits cochons et le mauvais œil. - On ne doit pas montrer aux étrangers les petits cochons avant qu'ils aient huit jours: il y a des gens, croit-on, qui ont le "*mauvais œil*" et cela les ferait crever ou les empêcherait de bien venir... La "jettatura" appliquée aux animaux!...

Ne pas enjamber la pelle quand on met le pain au four. - Enjamber la pelle quand on met le pain au four, par inadvertance ou par moquerie cela le fait "*bourser*", c'est-à-dire gonfler outre mesure. A la campagne, on a, avec raison, un grand respect du pain, la principale nourriture; on doit donc éviter tout ce qui ressemblerait, à son égard, à du mépris. D'autre part, il ne faut pas faire la croix inutilement; or, enjamber c'est croiser le manche: cela porte malheur.

4) La Magie et la Fabrication des Sifflets

L'homme ignorant est croyant parce qu'il est superstitieux; et, parce qu'il est superstitieux, il n'a pas toujours une confiance absolue en la divinité qu'il implore. Sa prière s'accompagne, le plus souvent, d'un marché ou d'une menace, exprimés ou sous-entendus. "*Si tu m'accordes ce que je demande, en retour je ferai ceci, ou cela... mais, si tu ne me l'accordes pas, tu me le paieras!...*" Une dame de mes amies m'a affirmé avoir connu une religieuse, laquelle, ainsi que ses compagnes, lorsqu'elles n'avaient pas obtenu la grâce demandée à Dieu, à un saint, ou à la Vierge, leur retournaient le visage du côté du mur: Au piquet, Monsieur!... Au piquet, Mademoiselle !

On accorde plus de confiance, semble-t-il, à la toute puissance des paroles mystérieuses et des incantations magiques. "*La matière en preuves abonde.*" Nous pouvons même la trouver, l'enfant étant un imitateur inconscient des grandes personnes, dans certaines formules employées par nos élèves, et où l'on découvre, avec l'obscurité voulue de la forme, le fond à la fois implorant et menaçant des véritables incantations.

J'en ai retenu deux, mais il doit certainement y en avoir des centaines qu'il serait curieux de recueillir et de rapprocher.

En voici une, employée vers *Champagne-Mouton*, quand les enfants, au printemps, en vue de la confection de- sifflets et musettes, frappent sur l'écorce pour faciliter son glissement sur l'aubier

*Sabe, sabe,
Boués d'érable!
Saberat-tu,
Boués de coucu!*

C'est à dire:

*Sabe, sabe,
Bois d'érable!
Saberat-tu,
Bois de coucou!*

Les deux premiers vers sont cadencés sur une mesure assez lente, sur le ton de la prière, les deux derniers sur une mesure plus précipitée, et sur le ton de la menace; on frappe plus fort sur le bois avec le manche du couteau en proférant le dernier vers. Les enfants sont convaincus que s'ils ne prononçaient pas ces paroles mystérieuses, le bois ne "saberait" pas. Quant au sens des paroles, je crois qu'on peut le comprendre ainsi: "Sabe" bois d'érable; saberat-tu, oui ou non, bois dont la sève doit monter quand apparaît le coucou qui annonce le printemps!

Voici la seconde, plutôt employée dans la contrée limousine:

*Sâbô, sâbô,
Piei dè cânô,
Frèttôcûl l'astro sèmânô
Sâbô, sâbô,
Piei dè tchi,
Fûttocûl l'astro mârdi!*

c.à.d.

*Sabe, sabe.
Pied de cane,
Mardi-gras est l'autre semaine!
Sabe, sabe,
Pied de chien,
Mardi-gras est l'autre mardi!*

Cette incantation ne paraît pas avoir grand sens; on peut cependant, je crois, la comprendre ainsi: L'enfant s'adresse au bois qu'il frappe en disant: Dépouille toi facilement semblable à une patte de canard (flambée par une ménagère), Mardi-gras est la semaine prochaine!... Mais, dépouille-toi donc, pied de chien! Le Mardi-gras (jour de réjouissance) est mardi prochain! (Chien est pris ici dans un sens péjoratif).

Comme on voit, on y retrouve encore la supplication au début, et, la menace à la fin, ou tout au moins un blâme impatient au cas où le bois tarderait trop à "saber", ou, qui sait? une dryade maligne s'opposerait à ce qu'il "sabât".

